

## bell hooks, *Cultiver l'appartenance*

Perspectives écologiques et géographiques situées depuis l'expérience afro-étasunienne

Linda Boukhris

---



### Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/cdg/12058>

ISSN : 2107-7266

### Éditeur

UMR 245 - CESSMA

### Référence électronique

Linda Boukhris, « bell hooks, *Cultiver l'appartenance* », *Carnets de géographes* [En ligne], 20 | 2026, mis en ligne le 08 avril 2026, consulté le 09 avril 2026. URL : <http://journals.openedition.org/cdg/12058>

---

Ce document a été généré automatiquement le 9 avril 2026.



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-NC-ND 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont susceptibles d'être soumis à des autorisations d'usage spécifiques.

---

# bell hooks, *Cultiver l'appartenance*

Perspectives écologiques et géographiques situées depuis l'expérience afro-étasunienne<sup>1</sup>

Linda Boukhris

---

## RÉFÉRENCE

bell hooks, 2024, *Cultiver l'appartenance*, Sorcières, Cambourakis, 418 p.

- 1 L'universitaire Gloria Jean Watkins (1952-2021), bell hooks de son nom d'autrice, est reconnue dans le contexte francophone pour sa contribution majeure à la pensée féministe, dans une perspective intersectionnelle, nourrie par sa position de femme originaire des classes populaires noires du Kentucky, ayant enseigné dans les plus prestigieuses universités des Etats-Unis. Figure intellectuelle du féminisme noir, ses travaux sont également discutés dans le champ de la pédagogie à la suite de traductions récentes (2019, 2024). bell hooks est toutefois beaucoup moins connue pour sa pensée géographique et ses réflexions portant sur une écologie politique située depuis l'expérience afro-étasunienne. La récente traduction d'un de ses derniers ouvrages permet de mesurer l'ampleur de sa contribution comme universitaire et intellectuelle majeure du 20<sup>e</sup> siècle.
- 2 *Cultiver l'appartenance*, publié en 2019 sous le titre original *Belonging : A Culture of Place*, se compose d'une série de courts essais dont plusieurs ont fait l'objet d'une publication antérieure au sein d'ouvrages collectifs. L'autrice présente les vingt-et-un chapitres de l'ouvrage comme « une chronique de (ses) réflexions sur les questions d'appartenance et de lieu ». Cette chronique donne à penser la condition géographique des populations afro-étasuniennes historiquement situées dans le Sud agricole des Etats-Unis jusqu'au processus de migration vers le Nord industrialisé et urbanisé. En effet, dès la fin du 19<sup>e</sup> siècle jusque dans les années 1970, les populations afro-étasuniennes ont massivement quitté le Sud des Etats-Unis en direction du Nord et de l'Ouest, à la recherche de meilleures conditions matérielles de vie et fuyant la ségrégation et les persécutions des lois raciales Jim Crow. Après avoir quitté sa terre natale pour étudier à l'Université de

Stanford en Californie et poursuivre sa carrière de professeure dans plusieurs universités du pays, bell hooks fait le choix en 2004 de revenir s'installer dans l'Etat sudiste du Kentucky comme d'autres membres de la communauté afro-étasunienne avant et après elle, en quête d'un lieu d'appartenance. Elle offre une perspective géographique située pour penser l'espace d'un chez soi, « a home », au sein d'une société post-esclavagiste marquée par la violence historique radicale et ses héritages contemporains. « L'idée de lieu, d'un endroit auquel on appartient » c'est-à-dire un lieu dans lequel il est possible de « se forger des vies dignes d'être vécues » (p. 27) renvoie à un questionnement existentiel récurrent dans les écrits des penseurs afro-descendants des Amériques marqués par l'expérience fondatrice et traumatique du Passage du milieu. C'est ce que la poète et universitaire Dionne Brand nomme « la cartographie de la porte du non-retour » dans un ouvrage publié en 2001, traduit en français en 2025, et dont le sous-titre « Carnets d'appartenance » témoigne de l'acuité d'une réflexion sur l'espace marqué par le spectre de l'esclavage. La circulation tardive mais actuelle de ces textes dans le champ francophone offre des perspectives nouvelles pour penser l'espace depuis l'expérience géographique de la diaspora noire des Amériques, caractérisée par la captivité, la déportation, la dispersion, l'incarcération spatiale (la cale du bateau, la plantation, le ghetto, la prison), la marginalisation, l'invisibilisation, la non appartenance au lieu mais aussi la mobilisation de l'espace comme site de résistance et des formes renouvelées d'ancrage, d'attachement, d'appartenance.

## Ecologie noire, écologie de la libération

- 3 De nombreux chapitres reviennent sur le passé agricole des populations afro-étasuniennes trop souvent oublié au sein du récit national et au sein même des communautés concernées, aujourd'hui majoritairement situées dans les espaces urbains des Etats-Unis. Le processus de la Grande migration marque en effet le passage d'une population afro-étasunienne à 90 % rurale au début du 20<sup>e</sup> siècle, composée de propriétaires terriens et de métayers des Etats du Sud, à une population majoritairement urbaine à la fin du 20<sup>e</sup> siècle. « Dans la société actuelle /.../ les gens ont bien vite oublié que le peuple noir était avant tout un peuple de la terre, un peuple paysan » (p. 86). Cultiver l'appartenance, c'est donc pour l'autrice poser la question du rapport à la terre, à ses forces nourricières et à la nature. Elle rappelle l'importance de l'héritage agricole africain-étasunien, les savoirs, les pratiques, les mémoires associées à la culture des légumes, des plantes aromatiques et médicinales, des fleurs, de la cueillette, de la pêche, de la chasse. Des savoir-faire et des mémoires marqués par l'expérience traumatique de l'esclavage et des rencontres encore peu étudiées entre les populations autochtones et les populations déportées d'Afrique. Ce sont aussi ces échanges qui expliquent les circulations de pratiques et savoirs sur la culture du riz arrivée aux Amériques avec la présence africaine ou encore la transmission des savoirs et usages du maïs par les Cherokees, aujourd'hui partie intégrante de la tradition culinaire noire. Cela renvoie aux travaux de la géographe Judith Carney (2001, 2009) sur les héritages botaniques et alimentaires de la diaspora noire des Amériques sous l'ombre portée de l'esclavage, rappelant l'invisibilisation historique des populations afro-descendantes dans l'histoire environnementale des Amériques. Les travaux de la géographe Carolyn Finney (2014) sont également très importants pour comprendre de quelle façon les rapports à l'environnement des populations afro-étasuniennes ont été façonnés par l'épreuve de l'esclavage, de la ségrégation et du racisme et sont ainsi

traversés par des mémoires et des pratiques spatiales marquées par l'expérience de la violence radicale. Elle rappelle la nécessité d'historiciser les rapports environnementaux de groupes sociaux racialisés évoquant par exemple la symbolique de l'arbre durant l'époque des lynchages. Carolyn Finney invite en effet à déconstruire le grand récit de la *wilderness* en rendant visible une pluralité d'imaginaires environnementaux comme la culture des jardins potagers ou encore la pratique de la pêche. bell hooks insiste sur l'importance de ces imaginaires environnementaux et les effets désastreux de la « dissociation collective des noir.es d'avec (ce) passé agricole » (p. 330). Elle rappelle ainsi que cette dissociation, alimentée par la Grande migration mais aussi par les stratégies d'expulsion raciale de la part des populations blanches dès le lendemain de l'abolition de l'esclavage, nourrit l'effacement de toute une tradition agricole noire et l'idée d'un désintérêt des populations noires pour l'écologie : « Les écologistes, pour la plupart blanc.hes, disent qu'ils ne parviennent pas à sensibiliser les noir.es à l'écologie ou à la durabilité. Mais là encore, il s'agit d'un silence racial » (p. 356). bell hooks réhabilite au cours des différents chapitres plusieurs penseurs noirs de l'écologie, trop souvent invisibilisés, qui ont posé la question du travail de la terre, du soin apporté à la terre au cœur d'un processus d'auto-détermination et de libération. Elle cite ainsi Booker T. Washington, « leader noir qui avait compris l'importance de la propriété foncière et de nos racines agricoles. Il avait compris que le fait de savoir vivre de la terre était un moyen de tendre vers l'autodétermination » (p. 100). Elle cite également George Washington Carver, « l'un des plus célèbres écologistes noir.es de la planète », qui « voulait que tout le monde, mais plus particulièrement la population noire, se mette à cultiver la terre avec soin » (p. 129), établissant des liens étroits entre la déshumanisation d'une catégorie de personnes réduites en esclavage et l'exploitation intensive de la terre, dessinant l'articulation entre violence raciale et violence écologique. bell hooks évoque ainsi ces écologistes noirs qui pensent la pratique de la terre comme pratique de libération, l'auto-suffisance alimentaire comme autonomie politique, invoquant le rôle joué par « ce lien spirituel avec la terre » comme « une des nombreuses croyances contre-hégémoniques qui ont permis aux noir.es exploités.es et opprimés.es de tenir le coup pendant les années d'esclavage et de reconstruction » (p. 131). Cet ancrage agricole dans le Sud n'est pas uniquement lié à l'exploitation et l'oppression raciste nous dit-elle mais aussi à des processus de résistance, de vitalité culturelle, de « joie » (p. 106) s'appuyant sur sa propre expérience mais aussi les récits de grandes figures de la littérature afro-étasunienne telle qu'Ernest Gaines et Alice Walker, rappelant « l'esprit de cette paysannerie visionnaire » dont « l'héritage menaçait les tenants du pouvoir » (p. 98). On retrouve ces figures du mouvement de libération noir articulé à un discours sur l'agriculture dans un récent ouvrage de l'universitaire Monica Whyte, publié en 2018 et traduit aux mêmes éditions Cambourakis en 2024, *Freedom Farmers, résistances agricoles noires aux Etats-Unis*. Au-delà de l'agriculture, c'est un discours sur le rapport à la terre, à l'environnement qui est appréhendé du point de vue politique comme un mode de résistance au pouvoir dominant, comme une capacité à résister à la déshumanisation en « permettant d'avoir une estime positive de soi, même dans des circonstances difficiles et brutales » (p. 98). Travailler la terre, pour dire le monde et signifier un rapport au monde, c'était l'approche au début des années 2000 des travaux de la géographe et anthropologue Christine Chivallon sur la paysannerie noire des Mornes en Martinique (1998) ou encore de l'anthropologue Catherine Benoit sur les jardins créoles de la Guadeloupe (2000), trop peu discutés dans le champ de la

géographie pour penser une pluralité de rapports à l'environnement et la généalogie raciale et coloniale de ces rapports dans le contexte des Amériques. L'arène de débats de l'écologie politique est aujourd'hui revitalisée par une série de publications dont certaines s'inscrivent dans le courant des *Black ecologies*, à la suite d'un texte précurseur de l'universitaire Nathan Hare qui, en 1970, posait la question de l'écologie depuis la perspective des populations afro-étasuniennes et la nécessité d'interroger la condition noire au cœur de la crise environnementale. Dans le contexte francophone, ces réflexions sont notamment menées autour des travaux sur l'écologie décoloniale (Ferdinand, 2019 ; 2024), mobilisant de façon récente la notion d'écologie de la libération, à l'instar d'une collection créée en 2025 aux éditions Les Liens qui libèrent sous la direction de Fatima Ouassak.

## Espace, racialisation et résistance

- 4 *Cultiver l'appartenance* c'est aussi l'affirmation selon laquelle la question raciale est une question spatiale. bell hooks montre de quelle façon la condition noire est façonnée par l'espace et que l'expérience du vécu racial est une expérience géographique. Au fil des chapitres, elle évoque sa relation avec l'Etat du Kentucky, les paysages de son enfance dans les montagnes appalachiennes avant le déménagement dans la ville et l'expérience de la ségrégation raciale. Un Etat qu'elle a d'abord ardemment souhaité fuir comme pour mieux y revenir, comprenant que se jouait là le lieu de sa guérison. Sa relation à cette géographie kentuckienne est complexe puisqu'elle est pétrie de traumatismes liés à la violence raciale, évoquant tout à tour l'« apartheid racial féroce » (p. 41), le passé confédéré glorifié et l'univers culturel raciste qui ont « ravagé son esprit » et dessiné son mal-être. Mais elle est aussi façonnée par la nostalgie d'une vie dans les montagnes marquées par ce paysage de *bluegrass*, ses champs de tabac et toute la culture contestataire des hillbillies<sup>2</sup> caractérisée par un mode de vie anarchiste moins déterminé par les rapports sociaux de race que le reste de l'Etat. Elle se définit elle-même comme une hillbilly prolétaire noire (p.124) et « la nature était au fondement de (notre) subculture noire contre-hégémonique » (p. 38). C'est la « géographie de ce lieu » (p. 41) qui a nourri ses valeurs contestataires et sa « volonté survivaliste de résistance » (p. 59). C'est donc dans l'Etat du Kentucky qu'elle décide de puiser les ressources pour une « auto guérison » et une « réparation » de soi (p. 124) à partir du lieu. En 2004, elle quitte son poste de professeure à l'Université de New York pour enseigner au Berea College.
- 5 La géographie est ici pensée à partir des expériences et des mémoires qui sont à la fois associées à des traumatismes profonds liés à l'histoire de l'esclavage et les discriminations raciales mais aussi à ces pratiques et savoir-faire ancrés dans une subculture contre-hégémonique de résistance. A cet égard, elle insiste longuement sur les ravages dans la « psyché noire » suite au déracinement des populations noires devenues majoritairement urbaines : « Cela a sans nul doute été un choc profond pour la psyché collective des noir.es de se retrouver loin de la terre à lutter pour gagner leur vie dans le Nord industriel. Le capitalisme industriel n'a pas seulement changé la nature de la vie professionnelle noire, il a également transformé les pratiques communautaires qui avaient été si centrales pour la survie dans le Sud rural. De plus, il a fondamentalement modifié le rapport que les noir.es avaient à leur corps. /.../ En l'absence d'espace pour faire pousser leur propre nourriture, pour communier avec la

nature ou pour atténuer le dépouillement de la pauvreté grâce aux splendeurs de la nature, les noir.es ont profondément sombré dans la dépression. En raison de conditions de travail dans lesquelles le corps n'était considéré que comme un outil (comme pendant l'esclavage), une séparation profonde s'est produite entre leur esprit et leur corps ». (p. 88-89). Cette condition urbaine noire est également associée à des logiques de ségrégation raciale inscrites au cœur des stratégies foncières et immobilières des classes blanches que bell hooks documente. Elle évoque à maintes reprises ses propres difficultés et tactiques pour acquérir des propriétés face à d'éventuels propriétaires terriens blancs réticents ou des sociétés immobilières déployant des stratégies d'éviction et de discrimination raciale pour maintenir l'exclusivité raciale dans le cadre d'un « zonage économique racial du logement » (p. 149). De nombreuses publications ont permis d'analyser le rôle joué par les autorités publiques, les banques ou encore les sociétés immobilières dans la ségrégation raciale urbaine des Etats-Unis (Rothstein, 2017). bell hooks évoque également une logique d'auto-ségrégation des populations noires marquées par le traumatisme de l'exploitation et du racisme.

- 6 Les pratiques et les mémoires de cette subculture de résistance ne se caractérisent pas seulement par le travail de la terre puisque c'est toute une géographie culturelle qu'elle met en scène à l'instar des pratiques de la courtepoinette. On retrouve ici un écho à la géographie du blues proposé par Clyde Woods (1998), un des précurseurs du courant des *Black geographies*, proposant une analyse de l'économie politique des plantations du Delta du Mississippi à partir de « l'épistémologie du blues » dans laquelle se dessine des façons de voir et d'habiter le monde, des modes d'espérance et de quête de libération. C'est ce qui se joue en quelque sorte dans l'analyse de la pratique de la courtepoinette chez les familles afro-étasuniennes<sup>3</sup> qui bien plus que des couvertures, sont des façons de raconter et transmettre des récits et des mémoires de deuil, de réparation, de guérison pour les communautés noires du Sud.
- 7 Enfin, bell hooks se livre à une analyse micro-géographique de l'espace de la maison avec une étude fine du porche des maisons du Sud façonné par les rapports sociaux de race : « en tant que seuil révolutionnaire entre la maison et la rue, l'espace liminal du porche pouvait aussi être un lieu de résistance antiraciste » (p. 270). Le porche était aussi le « lieu de rassemblement féminin » (p. 271) qui permettait d'échapper à la violence patriarcale, montrant ainsi son souci de restituer la complexité des rapports sociaux dans une approche intersectionnelle. On retrouve l'idée d'une infra-politique de la résistance au racisme inscrite dans l'espace du quotidien. Les pratiques racistes sont des pratiques spatiales et les pratiques de résistance mobilisent l'espace comme ressource. La proposition de bell hooks pour cultiver l'appartenance se déploie ainsi à plusieurs échelles – des montagnes appalachiennes à la maison, en passant par le porche – et se matérialise à travers différentes pratiques - de la pratique du jardin potager à la pratique de la courtepoinette.
- 8 Ces questionnements animent aujourd'hui un courant très prolifique de la géographie anglophone, celui des *Black geographies* (McKittrick, Woods, 2007 ; Hawthorne, Lewis, 2023) et des traductions futures seront les bienvenues afin de structurer une arène de débats dans le contexte francophone.

---

## BIBLIOGRAPHIE

- BENOIT C. (2000), *Corps, jardins, mémoires : Anthropologie du corps et de l'espace en Guadeloupe*, Chemins de l'ethnologie, Paris, Éditions du CNRS et de la MSH.
- CARNEY J. (2001), *Black Rice. The African Origins of Rice Cultivation in the Americas*, Cambridge, Harvard University Press.
- CARNEY J., ROSOMOFF R. (2009), *In the Shadow of Slavery : Africa's Botanical Legacy in the Atlantic World*, Berkeley, University of California Press.
- CHIVALLON C. (1998), *Espace et identité à la Martinique : paysannerie des Mornes et reconquête collective*, Paris, CNRS Éditions.
- FERDINAND M. (2019), *Une écologie décoloniale. Penser l'écologie depuis le monde caribéen*, Paris, Le Seuil, « Anthropocène ».
- FERDINAND M. (2024), *S'aimer la Terre : Défaire l'habiter colonial*, Paris, Le Seuil, « Écocène ».
- FINNEY C. (2014), *Black Faces, White Spaces : Reimagining the Relationship of African Americans to the Great Outdoors*, The University of North Carolina Press.
- HARE N. (1970), « Black ecology », *The Black Scholar*, "Black cities : colonies or city states ?", vol. 1, no. 6, pp. 2-8.
- HAWTHORNE C., LEWIS J.S. (eds) (2023), *The Black Geographic—Praxis, Resistance, Futurity*, Durham, NC : Duke University Press.
- hooks b. (2019), *Apprendre à transgresser, l'éducation comme pratique de la liberté*, Paris, Syllepse, « Nouvelles questions féministes ».
- hooks b. (2024), *Apprendre ensemble : Une pédagogie de l'espoir*, Paris, Syllepse, « Nouvelles questions féministes ».
- McKITTRICK K., WOODS C. (eds) (2007), *Black Geographies and the Politics of Place*, Toronto, Ontario, Between the Lines ; Cambridge, Massachusetts, South End Press.
- ROTHSTEIN R. (2017), *The Color of Law : A Forgotten History of How Our Government Segregated America*, New York ; London, Liveright Publishing Corporation.
- WOODS C. (1998), *Development Arrested : The Blues and Plantation Power in the Mississippi Delta*, London ; New York, Verso, "Haymarket".

## NOTES

1. Le qualificatif « étasunien » est employé afin de ne pas réduire le continent américain à la seule expérience étasunienne.
2. Terme qui désigne les populations (souvent blanches) des zones rurales montagneuses des Etats-Unis.
3. L'exposition "Routed West: Twentieth-Century African American Quilts in California" commissionnée en 2025 par le Berkeley Art Museum and Pacific Film Archive expose des courtépontes réalisées par des courtépontièrres afro-étasuniennes arrivées en Californie lors de

la Seconde Grande migration (1940-1970), fuyant l'oppression raciale du Sud. Il est question de savoirs, de mémoires, de transmission de récits qui mettent en scène l'appartenance des communautés noires du Sud.

---

## AUTEUR

### **LINDA BOUKHRIS**

Maîtresse de conférences en géographie, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, IREST  
linda.boukhris[at]univ-paris1.fr